

On s'abonne au bureau de la rédaction rue Souverain-Pont, n. 320; chez les dames MABOUX et de SANTORIUS, maison joignante, et chez M. LATOUR, imprimeur-libraire, rue du Pont d'Île, qui continuera à recevoir, concurremment avec les autres bureaux, les avis et annonces.



On reçoit aussi des abonnemens chez M. BERTHOT, libraire, marché au bois, à Bruxelles, et chez tous les directeurs des postes du royaume.

Le prix des annonces, à partir du 1er septembre, est conforme à celui de la GAZETTE DE LIÈGE.

Mathieu

GAZETTE DE LIÈGE.

EXTERIEUR.

AFFAIRES DU PÉROU.

(Suite de l'Extrait d'une lettre de Santiago) (V. le n. d'hier.)

La Serna fut remplacé, comme général en chef, par Ramirez, qui avait commencé à faire la guerre contre l'indépendance du tems de Gayenèche, en qualité de simple sergent, et qui, très-chaud partisan du système de Pézuéla, recommença les scènes affreuses auxquelles La Serna avait mis un terme.

Pendant que les choses allaient ainsi, l'armée combinée de Rio-de-la-Plata et du Chili s'était avancée jusqu'aux portes de Lima. Les partisans de l'indépendance levaient la tête. La Serna et les généraux Valdès et Canterac, qui se trouvaient aussi dans la capitale, et qui partageaient les sentimens de leur général en chef, résolurent de profiter des circonstances difficiles où était le vice-roi pour se venger de lui et pour sauver l'armée. L'inaptitude de Pézuéla et la rapidité avec laquelle l'armée de San-Martin faisait changer l'aspect des affaires, pouvaient en effet assurer à chaque instant à ce dernier général un triomphe définitif. Ils n'eurent pas de peine à faire sentir à leurs frères d'armes et aux habitans de Lima combien les suites d'une victoire remportée par l'armée ennemie devaient être funestes aux intérêts de l'Espagne, si un homme aussi incapable que Pézuéla restait à la tête du gouvernement; cette considération entraîna dans leur parti les personnes les plus influentes parmi les royalistes, et au mois de janvier 1821, Pézuéla fut déposé et remplacé dans la vice-royauté par La Serna.

Peu de temps après, Pézuéla partit pour l'Espagne, où le nouveau vice-roi envoya en même tems un commissaire pour justifier le changement qui venait d'être fait; mais comme La Serna et son parti ignoraient que la constitution des cortès avait été établie en Espagne; comme s'ils craignaient que le roi ne désapprouvât la déposition de Pézuéla, et que d'ailleurs ils manquaient de ressources pour continuer la guerre contre l'armée combinée, ils entrèrent presque aussitôt en négociation avec le général San-Martin. Ils conclurent avec lui une convention, n'ayant eu d'autre but en traitant que d'avoir le tems d'organiser et de renforcer leur armée: dès que ces deux objets furent remplis, et qu'ils se crurent en état d'exécuter leurs desseins ultérieurs, qui étaient d'aller prendre, dans les provinces méridionales, de bonnes positions et de s'y maintenir jusqu'à ce que les événemens leur permissent d'agir offensivement contre l'armée combinée étrangère, ils abandonnèrent la capitale, et se retirèrent dans les montagnes du Haut-Pérou, sans avoir aucun égard aux stipulations du traité qu'ils avaient signé.

Le commissaire que La Serna avait envoyé en Espagne revint avec le regret de n'avoir pu obtenir une approbation complète. Il paraît que les intrigues de Pézuéla y avaient prévalu sur les représentations de son successeur. Le gouvernement espagnol n'approuva ni ne condamna l'insurrection militaire qui avait mis entre les mains de La Serna la direction des affaires au Pérou; il lui importait peu que les chefs de l'armée qui combattait les partisans de l'indépendance fussent des royalistes purs ou des constitutionnels.

La situation de La Serna se trouvant par là fort équivoque, il fallut au moins que les principaux appuis de son système n'inspirassent aucune crainte. Il ôta, en conséquence, le commandement de l'armée à Ramirez, qui l'avait conservé jusqu'alors, et le donna au général Valdès. Canterac et quelques autres officiers de mérite et dévoués furent replacés; quelques autres mesures furent également prises; mais on ne put parvenir à retirer à Olanetta sa division d'avant-garde. Se sentant soutenu par tout ce qu'il y avait de royalistes purs dans l'armée, il fit des représentations énergiques; il désobéit à toutes les injonctions qui lui furent faites, et la position de l'armée espagnole était telle que La Serna fut obligé de fléchir devant cette résistance. En effet, les Espagnols eussent été perdus si leurs chefs s'étaient divisés: les indépendans, presque tous Péruviens, sous les ordres du général Santa-Cruz, Péruvien lui-même, venaient de faire une descente sur les côtes méridionales, et s'avançaient rapidement sur eux.

On ne songea plus dès-lors qu'à marcher à l'ennemi. Valdès et Olanetta allèrent à sa rencontre, l'un prenant la direction d'Arequipa, l'autre celle d'Oruro. Santa-Cruz ne les attendit point; il se retira avec une précipitation qui étonna l'armée espagnole elle-même. Olanetta, dont la division était

en meilleur état que celle que commandait immédiatement Valdès, le poursuivit jusqu'à la Paez, et quoiqu'il n'eût pas tiré un coup de fusil, il s'attribua toute la gloire de la campagne. Il se crut l'homme le plus important de l'armée, mit tout en œuvre pour grossir son parti afin de renverser La Serna, contre qui il conservait un profond ressentiment, non-seulement parce que celui-ci avait voulu le destituer, mais encore parce qu'il détestait ses opinions politiques. Il réussit momentanément à donner la prépondérance à son parti dans les pays qu'il occupait, à inspirer de la défiance contre son rival dans les autres provinces, et lorsqu'il pensa être assez fort pour se maintenir dans la situation où il voulait se placer, il se proclama vice-roi. Mais il se trompa sur la disposition des esprits; il ne trouva que de faibles appuis pour soutenir cette usurpation; il fut forcé de renoncer au titre qu'il venait de prendre, à reconnaître que La Serna seul en était investi, et dut s'estimer fort heureux de conserver encore le commandement de sa division, après une révolte que La Serna pouvait d'autant moins lui pardonner, qu'il s'était précédemment rendu coupable de désobéissance formelle, révolte qui lui aurait probablement coûté la vie si l'anarchie n'eût régné dans les rangs de l'armée, ou si le voisinage de l'ennemi n'avait pas empêché le vice-roi d'adopter d'autres mesures.

MEXIQUE.

Mexico, le 5 juillet. — Le général Bravo a rempli sa mission à Guadalajara de la manière la plus habile. Ce général est entré dans cette ville aux acclamations générales de tous les habitans, après avoir battu le corps commandé par don Edward Garcia, qui a été fait prisonnier. Il a ainsi coupé par la racine les restes de la faction d'Iturbide. Les chefs de la révolte de Guadalajara ont été, dit-on, envoyés par le général Bravo à Acapulco, pour être déportés à Guayaquil, en même tems que les individus arrêtés ici au mois de mai; cependant, suivant d'autres rapports, ces prisonniers seraient maintenant en route pour cette capitale, sous une forte escorte. Le premier de ce mois, le pouvoir exécutif a fait publier, dans une gazette extraordinaire, diverses dépêches du général Bravo et autres pièces officielles relatives à cette expédition si heureusement terminée.

On vient d'établir, dans cette capitale, une société des arts et des sciences. Le 25 du mois dernier cette société a tenu sa première séance.

Les agens et ingénieurs de la compagnie des mines, formée à Londres, sont très-bien vus par les prêtres mexicains. Les ingénieurs envoyés à Real-del-Monte pour exploiter la mine du comte Regla ont été reçus à l'entrée du village par le clergé de la manière la plus amicale.

On a ensuite chanté une grand'messe pour le succès de l'entreprise.

ESPAGNE.

Madrid, le 3 septembre. — M. le nonce apostolique près S. M. a adressé une lettre aux évêques, abbés, chapitres et chefs d'ordres religieux en Espagne, en leur transmettant une copie de la lettre que S. S. Léon XII a adressée, au commencement de son pontificat, à tous les évêques du monde catholique.

Père commun des fidèles, dit le nonce, le souverain pontife voudrait avec une tendresse, qui s'étend à tous et n'en exclut aucun, les réunir embrassés dans son sein; et pendant qu'il annonce à la terre une année de rédemption, d'expiation, de grâce et de miséricorde, ses plus ferventes prières, ses vœux les plus ardens et tous ses efforts ne tendent qu'à mettre un terme à des dissensions non moins funestes aux états qu'à l'église, et qui ont troublé à-la-fois et les grandes familles de la société européenne, et les familles particulières dont chacune se compose.

S. S. espère que les ressentimens mutuels s'apaiseront par la soumission aux lois d'une charité vraiment spirituelle, et que nous verrons renaitre cet amour paternel, sans lequel se réaliseraient malheureusement les menaces de l'apôtre: *Si vous vous mordez les uns les autres, prenez garde que vous ne vous consumiez par ces divisions.*

Cadix, le 22 août. (Extrait de l'Echo du Midi.)

Un nouvel ordre du jour de M. le lieutenant-général, commandant la division de l'Andalousie, et contresigné par le colonel Collin de Lapeyrière, nous apprend que quatre compagnies du 34e. de ligne et un détachement d'artillerie conservent jusqu'à nouvel ordre la ville et la presqu'île de Tarifa, sous le commandement de M. le chef de bataillon Vinterfeld; le surplus des troupes, accourues pour arrêter cette criminelle entreprise ont reçu l'ordre de rentrer de suite dans leurs garnisons ou cantonnemens.

Nous avons appris que les 140 hommes, d'après les rapports officiels, tombés au pouvoir des Français et faits prisonniers à Tarifa, sont arrivés à Algésiras, où commande le lieutenant-général O'Donnell.

Les quarante fuyards, ayant à leur tête le général Valdès, chef de l'expédition, ne sont point retournés à Gibraltar, où ils n'auraient pas trouvé, peut-être, une retraite assurée, quoiqu'ils connaissent assez la tolérance du gouvernement britannique. Nous avons reçu avis qu'ayant fait voile vers l'Afrique, ils sont arrivés à Tanger.

ANGLETERRE.

Londres, le 11 septembre. — Il y a eu aujourd'hui une nouvelle baisse dans les fonds américains; on l'attribue aux différends qui existent entre le gouvernement colombien et M. Chasseriau, et au bruit qui court que les armes, munitions, etc., qui ont été envoyées au Mexique par les contracteurs de l'emprunt, n'ont pu être reçues, à cause du blocus des ports mexicains par des bâtimens de guerre espagnols. Nous sommes autorisés à démentir cette nouvelle de la manière la plus positive, et à déclarer qu'on n'a fait pour le Mexique aucune expédition qui ait pu arriver au moment de ce prétendu blocus.

— On écrit de Bogota, le 29 juin: « Le colonel Campbell, second commissaire anglais, est sur le point de revenir en Angleterre avec le rapport de la commission du gouvernement anglais. Les commissaires se sont comportés avec toute la prudence qui convient à des agents diplomatiques; mais il a transpiré assez de leur conduite pour nous convaincre que la nature de leur rapport doit être telle, que la reconnaissance de la Colombie par l'Angleterre aura lieu sans doute sous très-peu de tems, si même elle n'est pas déjà décidée. Le gouvernement a reçu un exprès de Carthagène, qui annonce qu'un nouvel emprunt aura lieu incessamment, mais on ignore les particularités de cette affaire. On a déjà la deux fois dans le sénat un projet de loi pour la fondation d'une caisse d'amortissement destinée à éteindre la dette nationale. On pense que le congrès sera prorogé jusqu'au 2 janvier prochain. »

— La gazette de la Jamaïque, du 31 juillet, contient le paragraphe suivant: La frégate française *la Flore* a mis à la voile de ce port, ayant à bord M. Chasseriau, agent du gouvernement français auprès de la république de Colombie. Il paraît que les autorités de Carthagène lui ont refusé le passeport qu'il avait demandé pour se rendre à Bogota, et qu'en conséquence il a abandonné sa mission diplomatique.

Les mêmes journaux annoncent qu'on fait les plus grands préparatifs dans la Colombie pour la défense du pays. Quatre cents ouvriers travaillent tous les jours à élever des fortifications à Maracaïbo.

— La prise de Lima et de Callao par les troupes de Bolivar, n'est jusqu'ici pas confirmée. Les journaux de New-York rapportent que cette nouvelle n'était pas encore parvenue à la Guira et que par conséquent on y activait les préparatifs pour renforcer l'armée du libérateur.

— Plusieurs journaux, dit le Courier, ayant parlé des secours que le gouvernement de S. M. britannique accorde aux réfugiés espagnols, il est de quelque importance de présenter les faits d'une manière exacte.

Le nombre des réfugiés espagnols, femmes et enfans compris, s'élève en ce moment à environ 450 personnes, dont presque 400 ont reçu le mois dernier des secours du gouvernement. Chaque individu marié a obtenu un secours additionnel pour sa femme et ses enfans. La somme totale employée à cet objet a été de 1200 liv. st. (30,000 francs). Le gouvernement de S. M. n'a jamais songé un moment à contracter aucun engagement ni promettre de payer à ces Espagnols une pension réglée. Quand la question de les secourir fut agitée pour la première fois (mesure dont la convenance politique a été fortement combattue par des personnes investies d'une haute autorité), on décida de charger le duc de Wellington de régler ce que l'on accorderait par semaine à chaque individu, de choisir ceux à qui ces secours seraient accordés en égard à leur caractère, et enfin de s'occuper de tous les détails d'exécution de la mesure adoptée. Le duc, après les enquêtes nécessaires, admit environ cent personnes sur sa liste. Ceux qui se trouvaient exclus montaient environ à une centaine; ils reçurent des secours hebdomadaires du comité espagnol; cependant les fonds du comité étant venus à s'épuiser, un individu très-respectable, membre du parlement, demanda au gouvernement quelques secours pécuniaires pour les Espagnols. Le résultat de cette demande fut la remise d'une somme de 300 liv. st. pour seconder les efforts charitables des personnes qui se réunissent au British coffee-house (café anglais). Le comité espagnol ne s'est pas dissous, comme on l'a dit, parce que le bureau des affaires étrangères a annoncé que les réfugiés espagnols seraient secourus par le gouvernement, mais parce qu'il n'avait plus de fonds. Depuis ce moment, le gouvernement augmente graduellement les secours mensuels qu'il accordait, et les a étendus jusqu'à 400 personnes, et même celles qui témoignaient le désir de retourner dans leur pays reçoivent des fonds pour les aider à faire ce voyage. Le gouvernement a donné des ordres pour la continuation de ces secours temporaires. Nous ajoutons que toutes les personnes employées à cette œuvre de charité ont mis le zèle le plus ardent à seconder les vœux humains du secrétaire des affaires étrangères (M. Caning.)

AFFAIRES DE GRÈCE.

(Lettre d'un officier de l'armée grecque.)

Amplané, le 15 juillet. — Dans le dernier combat que nous avons livré à Derwich-Pacha, nous avons remporté une victoire signalée. Déjà nous avions compté plus de 500 morts, mais la nuit empêcha de connaître exactement à quoi se montait la perte totale des ennemis. Nous avons pris tous leurs canons et leurs tentes. Chaque Grec se retira en emportant dix fusils; nous avons trouvés sept mulets chargés de poudre et de balles, et un grand nombre de chevaux. Dix Turcs vivans sont seulement tombés entre nos mains. On a envoyé 500 Grecs d'élite pour poursuivre ceux qui se sont échappés. Le combat s'est engagé à trois heures et a duré jusqu'à minuit. Nous remercions la providence du succès dont elle nous a gratifiés.

(Extrait d'une lettre particulière.)

Hydra, le 2 août.

Après avoir repris Psara et forcé le capitain-pacha à se retirer à Mitylène, l'amiral grec Mianlis détacha une division navale pour observer les mouvemens de l'ennemi, et neutraliser les entreprises ultérieures qu'il tenterait; lui-même, avec le gros de la flotte, se prépara à marcher contre l'expédition du pacha d'Égypte.

Depuis ce moment, le capitain-pacha a repris courage et menace d'attaquer Samos.

Samos est une des grandes îles de l'archipel; elle a 35 lieues de circuit,

tandis que l'ilot de Psara n'en a que trois: toute sa population ne montait, avant la dernière attaque, qu'à six mille âmes. Samos, au contraire, avant l'insurrection comptait soixante mille habitans. Cette population s'est accrue depuis. Par les descentes assez fréquentes qu'ils ont continué à faire depuis quatre ans dans l'Asie-Mineure, ils se sont aguerris. En cas d'invasion, ils peuvent mettre sous les armes plus de 10,000 hommes; tandis que toutes les troupes de Psara ne montaient pas à 1000 combattans. D'ailleurs, l'espace beaucoup plus vaste du territoire de Samos offre des habitans des facilités pour opérer des manœuvres avantageuses, et les montagnes élevées et assez escarpées, qui la couvrent, favoriseraient essentiellement la manière de combattre que les Grecs emploient avec succès.

Quant à l'expédition égyptienne, elle est en effet annoncée avec beaucoup d'éclat, mais ses forces réelles ne répondent guère au bruit qu'on en fait; elle est composée d'éléments hétérogènes entr'eux; c'est un ramassis de plusieurs peuples: des Turcs, des Arabes, des Albanais et des Maures figurant dans la même armée. Les partisans de la Porte la font monter à 20,000 hommes; mais à en juger par les bâtimens que le pacha d'Égypte a réunis pour le transport, elle ne peut pas même en avoir 15,000.

On concevait sans doute difficilement que Mahemed Ali-Pacha comptât sur des moyens si peu importans pour réussir sur un point contre lequel les forces de terre et de mer de la Porte ont constamment échoué. Mais le divan lui a fait croire que son fils, Ibrahim-Pacha, serait renforcé dans son expédition, d'un côté par le réraskier de Romélie, Dervich-Pacha, qui marcherait à travers la Livadie sur la Morée, et de l'autre par Omer-Vrione et le pacha de Scodra, qui traverseraient l'Étolie pour combler leurs forces avec celles des premiers. Le pacha d'Égypte sera cruellement dé trompé, lorsqu'il apprendra que Dervich-Pacha, défait partout où il s'est présenté, ne peut plus être d'aucun secours à son fils; et que les deux autres pachas albanais refusent d'obéir aux ordres de la Porte.

D'un autre côté, le gouvernement grec a pris à tems toutes les mesures pour faire face à l'expédition égyptienne: cinq camps sont déjà établis sur les positions les plus avantageuses du Péloponèse, pour se porter le plus promptement possible sur le point que les Égyptiens choisiraient pour opérer leur débarquement.

(Constitutionnel.)

Odessa, le 22 août.

La crise ministérielle à Constantinople semble être plus sérieuse qu'on ne l'avait cru d'abord. Ghaleb-Pacha et Saida-Effendi sont serres de près par le parti des janissaires à la tête duquel se trouve actuellement Hussein-Aga-Pacha, commandant du Bosphore; ils auront d'autant plus de peine à se maintenir en place, que le directeur de la monnaie, rappelé récemment de son exil, et Seliktar-Aga, qui, depuis quelque tems, a acquis plus de faveur, font cause commune avec les janissaires. Cette dernière circonstance fait présumer que le sultan a déjà témoigné de l'aversion à Ghaleb-Pacha. D'autres pensent qu'il y a sous jeu une intrigue étrangère, pour entraver l'influence de la France, qui pourrait devenir importante par les relations amicales qui subsistent entre le comte Gulléminot et Ghaleb-Pacha; ils s'appuient pour accréditer cette opinion de séjour prolongé de lord Strangford. Il n'est plus question de l'évacuation des principautés. Le comte de Lowewielsen, ambassadeur suédois, a reçu la visite ordinaire du drogman de la Porte. Du reste, la situation de la capitale était très-inquiétante, par suite des événemens d'Ipsara. Dans plusieurs quartiers, les Grecs avaient été de nouveau assassinés. Le sultan avait ordonné qu'un corps de 20,000 hommes fût détaché des troupes rassemblées le long de la côte asiatique, et qu'il se portât vers le golfe de Smyrne, probablement pour comprimer la révolte qui a éclaté parmi les Asiatiques près d'Echelle Neuve, quoiqu'on assurât qu'il était destiné à renforcer le capitain-pacha.

P. S. D'après des lettres de Constantinople du 17 août, arrivées l'instant, les Ipsariotes ont converti complètement l'île d'Ipsara en un désert; ils ont emporté ou encloué tous les canons, ont confié et recommandé de la manière la plus touchante leurs femmes et enfans aux Ipsariotes et Spezziototes; après quoi ils sont montés tous à bord de leurs brûlots avec la ferme résolution d'incendier la flotte turque ou de périr dans une entreprise aussi hardie. Canaris est à la tête de cette expédition désespérée, qui, peut-être, a reçu en ce moment son exécution. On attend avec impatience des nouvelles ultérieures.

— Le *Smyrnién* rapporte divers faits qui prouvent l'enthousiasme des Ipsariotes dont aucun ne voulut qu'il lui fût fait grâce de la vie. La liberté ou la mort, telle était leur devise. À l'approche de la première division, les Albanais refusèrent de se jeter à l'eau, mais ils s'y déterminèrent enfin d'après l'exemple des volontaires. À l'entrée d'un défilé étroit un seul grec armé d'un sabre arrête une colonne turque et lui tue onze hommes. Le *Smyrnién* entre ensuite dans des détails fort intéressans sur l'explosion d'un des forts. Deux heures avant cette catastrophe, dit le musulman dont ce journal transcrit le récit, un ipsariote, la mèche à la main, s'avance vers nous. Il est criblé de mille balles. Un second lui succède et a le même sort. Un troisième paraît et périt de même. Quel fut notre étonnement de voir un quatrième, un cinquième et jusqu'à un sixième. Dévouement sublime! Quelques instans après, saute St-Nicolo. Quoiqu'un des plus éloignés, je fus renversé rudement et couvert de terre. Je me relevai une heure après, croyant être ressuscité des morts. L'armée ottomane pensait généralement que 3 à 4000 musulmans avaient péri autour de cette forteresse. Nous avons appris ensuite que l'endroit vers lequel s'étaient avancés les six Grecs, était une vaste poudrière souterraine, qui nous eût fait beaucoup de mal par son explosion.

FRANCE.

Paris, le 13 septembre. — Enfin, le journal ministériel *l'Etoile* a rompu le silence sur l'état de la santé du roi. Il publie aujourd'hui les bulletins suivans:

Aux Tuileries, le 12 septembre, (six heures du matin.)

Les infirmités anciennes et permanentes du roi ayant augmenté insensiblement depuis quelques jours, sa santé a paru altérée, et est devenue l'objet de consultations plus fréquentes: la constitution de S. M. et les soins qui lui sont donnés ont entretenu pendant plusieurs jours l'espérance de voir sa santé se rétablir dans son état habituel; mais on ne peut se dissimuler aujourd'hui que ses forces n'aient considérablement diminué, et que l'espoir qu'on avait conçu ne doive aussi s'affaiblir.

Signé Portal, Alibert, Montaigu, Distel, Dupuytren, Thévénos.

Dimanche, le 12 septembre, (neuf heures du soir.)

Second bulletin. — La fièvre a augmenté dans cette journée; il est survenu un grand froid dans les extrémités; la faiblesse s'est accrue ainsi que l'assoupissement: le pouls a été constamment faible et irrégulier.

Lundi, 13 septembre, (neuf heures du matin.)

Troisième bulletin.—S. M. a éprouvé du calme pendant plusieurs heures de la nuit ; mais la faiblesse a été extrême. Il y a moins de froid ce matin dans les extrémités ; le pouls est plus lent et plus faible ; les facultés morales sont pour le moment dans leur intégrité.

A deux heures après-midi.

Quatrième bulletin.— Le roi est tranquille ; il a pris trois fois du bouillon ; il se trouve en ce moment sans fièvre. La faiblesse est toujours la même.

A ces bulletins, qui annoncent la fin prochaine de S. M., l'*Etoile* ajoute les circonstances suivantes :

« Ce matin le roi a reçu le Saint-Viatique et l'extrême-onction avec toute sa présence d'esprit et sa fermeté d'ame ordinaires.

« C'est à 8 heures 5 minutes que Mgr. le grand-aumônier est entré dans la chambre du roi ; accompagné de Mgr. l'évêque d'Hermopolis, premier aumônier, et du clergé de la chapelle. L. A. R. Monsieur, Mgr. le duc d'Angoulême, Madame et Mad. la duchesse de Berry, avaient suivi le Saint-Sacrement en portant des cierges allumés. Le prince de Castelcicala, le président du conseil des ministres, MM. les grands-officiers de la maison, et généralement toutes les personnes du service du roi et de L. A. R. étaient présentes à cette auguste et touchante cérémonie.

« Après qu'elle a été terminée, les princes et princesses de la famille royale ont entendu à la chapelle une messe d'actions de grâces ; ensuite ils sont remontés chez le roi, et ont reçu à genoux sa bénédiction ; le roi leur a dit : *Adieu, mes enfans, que Dieu soit avec vous.*

« Comme les lignes suivantes, outre ce que nous avons déjà donné, contiennent quelques détails de plus, nous croyons ne devoir pas supprimer les répétitions.

« Le roi avait été confessé hier ; il s'est confessé ce matin, a envoyé chez le grand-aumônier, son confesseur, disant : *Que tout se préparât, qu'il se sentait de la force.* A huit heures, la famille royale est allée à l'église avec Monsieur ; elle a ensuite accompagné le Viatique ; le roi a communiqué ; la cérémonie a été on ne saurait plus touchante ; le roi a reçu l'extrême-onction ; il était calme, et a dit lui-même ce qu'il fallait faire en s'unissant au grand-aumônier.

« La famille royale a entendu la messe des malades, puis au retour, S. A. R. Monsieur et les princes et princesses, que S. M. a désiré voir, sont rentrés. Le roi leur a dit des choses touchantes, et tirant sa main de son lit, il a dit : *En vous disant adieu, je veux vous donner ma bénédiction, que Dieu soit avec vous.* S. M. est calme en ce moment.

« Toutes les approches du château des Tuileries sont remplies de personnes qui viennent demander des nouvelles du roi. La plus profonde tristesse règne sur tous les visages. On sait quelle sollicitude ont toujours montrée les Français ; et particulièrement les habitans de la ville de Paris, pendant les maladies de leurs rois. On peut assurer que jamais ce sentiment n'a été plus marqué que dans ce moment. *Dies per silentium vastus!* »

— On commencera aujourd'hui, à la chapelle du château, les prières de quarante heures.

S. A. R. Monsieur a reçu les ministres et les grands dignitaires du royaume.

— Le ministre secrétaire d'état au département des affaires ecclésiastiques, l'évêque d'Hermopolis, vient d'adresser la lettre circulaire suivante aux archevêques et évêques du royaume.

« Monseigneur, je suis dans la douloureuse nécessité de vous informer que l'état de santé où se trouve le roi donne de vives inquiétudes : tous les cœurs français et chrétiens doivent se réunir pour implorer sur une tête si auguste et si chère les bénédictions du ciel. Votre dévouement à la personne sacrée du monarque et le zèle qui vous anime vous dicteront tout ce qu'il est convenable de faire dans cette conjoncture.

— Le ministre de l'intérieur a arrêté que vu l'état de la santé du roi les spectacles et tous les autres lieux de fêtes publiques, seront dans tout le royaume, à la réception du présent arrêté, fermés jusqu'à nouvel ordre. La bourse de Paris sera aussi fermée jusqu'à ordre contraire.

— Les bâtimens frétés à Bayonne pour transporter à Cadix les 250 canonniers qui doivent s'y rendre, prendront en outre de la poudre, des boulets, des cartouches et 4000 fusils.

— Le *Margaret*, commandé par le capitaine Fadmore, a apporté la nouvelle que M. John Quincy Adams a été nommé président des Etats-Unis à une forte majorité.

— On mande de Bar-le-duc, le 11 septembre : « Voici des renseignements définitifs sur le personnage mystérieux qui a été arrêté dernièrement à Bar-le-duc, et qui est aujourd'hui détenu à Paris dans la maison de la Force.

Le jeune vagabond, dont il est question, se nomme Antoine Fonrouge, il est âgé de 16 ans, et fils d'une ouvrière en dentelles qui habite la rue du Bac. Ce jeune homme, doué d'une intelligence au-dessus de son âge, fut placé de bonne heure dans la maison de M. L... banquier, rue Godot. Il sut gagner la confiance de son chef, et tout atteste qu'il en a abusé. Une somme de 15,000 fr. fut soustraite à la caisse, ainsi qu'un coupon de 40,000 fr. sur la Banque de France. Au commencement du mois d'août, Fonrouge disparut. Heureusement le coupon, sur lequel il avait mis faussement la signature M. L..., ne fut point acquitté ; mais le possesseur des 15,000 fr., Fonrouge se rendit à Bar-le-duc, accompagné d'une femme allemande nommée Molter. Il paraît que c'est chez cette femme qu'il avait porté la somme soustraite. L'origine de la femme Molter, son âge de 46 ans et son accent allemand, voilà sans doute ce qui a inspiré aux deux fugitifs l'idée du rôle singulier qu'ils ont joué pendant quelques jours. Ils étaient munis d'un passeport qui donnait à la femme Molter la faculté de voyager avec son fils, âgé de 14 ans.

Arrivée à Bar-le-Duc, l'aventurière s'apercevant que des soupçons s'élevaient sur sa fortune et les qualités qu'elle s'était données, prit secrètement un passeport pour son prétendu fils, sous le faux nom de Molter, puis elle s'évada, emportant avec elle une somme de 2,000 francs et revint à Paris. Antoine Fonrouge demeuré seul persévéra dans le rôle qu'il s'était créé. Il continua à faire des dupes, et l'on assure même qu'un bonhomme, maire du village où Fonrouge s'était établi, lui apporta, le 15 août, un bouquet magnifique, qui sans doute fut accompagné de quelque harangue. Un très-beau ruban qui attachait le bouquet est encore, dit-on, au pouvoir de Fonrouge, qui se plaît à le montrer, en racontant la circonstance qui l'a mis dans ses mains.

Cependant M. L..., qui faisait faire des recherches, parvint à découvrir et à faire arrêter son ancien commis dans les environs de Bar-le-Duc. Fonrouge fut conduit à Paris, où il arriva le 5 de ce mois. Sur sa déclaration, la femme Molter fut bientôt arrêtée, ainsi que trois autres personnes prévenues de complicité.

Il est certain que cette affaire, qui sera portée devant les tribunaux, offrira des circonstances curieuses et qui mettront au grand jour et l'imposture de Fonrouge et la crédulité vraie ou affectée des individus auxquels il a eu affaire à Bar-le-Duc. On voit que tout ceci se réduit à une escroquerie, accompagnée de vagabondage.

LIÈGE, LE 16 SEPTEMBRE.

— Des lettres particulières de Paris, arrivées aujourd'hui dans cette ville, annoncent la mort du roi de France. L'oracle cite une lettre du 13, qui contient ce qui suit :

« On s'attend d'un moment à l'autre à la mort du roi ; la ponction dont je vous ai parlé n'a produit qu'un soulagement momentané.

— Les conférences pour la conclusion du concordat viennent d'être reprises à Lohaye avec le nonce du pape, M. Nazali.

— Mlle. Georges est arrivée à Bruxelles, avec Eric-Bernard.

On peut être honnête homme, et faire mal des vers.

(MOLIÈRE.)

LA DÉLIVRANCE de sa majesté catholique, Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes, etc. etc. offerebat J. J. H... ex-chanoine du chapitre de Moltrain, près Givet, jadis instituteur des pages de S. A. Mgr. le prince-évêque de Liège (des comtes de Velbruck,) ci-devant aumônier d'un corps français au service du roi de la Grande-Bretagne, son ancien pensionnaire, et pensionnaire actuel de S. M. T. C., patentié membre de l'ordre royal du Lys, citoyen de Liège.

Quelle sobriété de titres d'un côté ; quel luxe de l'autre ! Est-il bien flatteur pour le roi d'Espagne de lui donner des etc., etc., tandis que M. J. J. ne fait grâce au lecteur d'aucune de ses qualifications ? Pourquoi aussi opposer le nom de *citoyen* à celui de *roi* ! ce langage est celui d'un républicain, et l'on s'y tromperait si M. H..... ne se hâtait de faire connaître son caractère politique : « Pendant l'espace de » 16 à 18 ans que le *soussigné* a résidé en Angleterre, il n'a » cessé de publier, chaque année, des ouvrages dans le » même genre, mais très volumineux, et de donner des preuves de ses sentimens les plus épurés pour la cause des rois. » En conséquence de ces sentimens épurés, M. H..... embouche la trompette pour chanter la *délivrance du roi d'Espagne* ; et cette fois son œuvre n'est pas du moins très-volumineuse. Quatre pages seulement, y compris les notes et les titres présens et passés de l'auteur, voilà tout : mais les productions littéraires ne se mesurent pas à la toise ; c'est encore un privilège dont le poète a largement usé en mesurant ses vers. Voici son début : (Nous reproduisons les vers tels qu'ils sont imprimés dans l'original.)

ILLUSTRE PRISONNIER (1) (mon cœur en saigne encore.) (2)

TOI, pour QUI l'on a vu « toute la nation »

Faire la guerre au fourbe, « au vain Napoléon, »

TOI, dans ces tems, l'amour d'un peuple « que j'honore » (3)

Et « pour prix de son sang qui sut l'humilier, (4)

TE venger, se venger, et vaincre et triompher,

D'une muse éternelle, (5) ah ! Lorsqu'en ces momens

De mon respect, du sien, j'ose l'offrir ce gage,

Daigne approuver, grand roi, son plus sincère hommage

En accueillir le zèle, et l'humble et juste encens....

(1) On n'aurait pas mieux dit en parlant du *fourbe* Napoléon dont il est parlé plus bas.

(2) Cet hémistiche, jeté comme en passant, est d'un grand effet : on voit que le poète est doué de cette sensibilité exquise, inépuisable, qui est l'ame de son art.

(3) Ecoutez, Espagnols, M. le chanoine vous honore !

(4) Voilà un de ces vers qui échappent dans la chaleur de la composition, et qui tendraient à faire purifier en dépit de ses *sentimens épurés*, le pensionnaire du roi de France, si par hasard il était aussi pensionnaire de son héros. Ce vers ne donne-t-il pas à entendre en effet que le roi d'Espagne humilia son peuple qui avait versé son sang pour lui ?

(5) Ah ! Monsieur H..... quelle naïveté ! est-il honnête de traiter de la sorte votre muse inspiratrice ? Est-ce au poète qui sent ses forces à faire de semblables aveux ?

Après avoir offert à son héros l'hommage de son respect et celui de sa muse éternelle, l'auteur continue en vers croisés, mais tellement croisés que les rimes ne se rencontrent qu'à sept vers de distance, ou même ne se rencontrent plus.

Mais ô tristes revers ! ô souvenirs affreux !

« Et » perfidie hélas ! à « peu d'autres seconde » !

Quand on vit, tout-à-coup, cette « aveuglée Espagne »,

Qu'enhardissait un « tas » d'hommes insidieux,

Félar, « s'il en est un », pour les peuples séduits,

« Après tout et partout », moins content, moins heureux,

Qu'on les vit et qu'on vit, sans pitié, sans remords

Ces vils instigateurs, meurtriers odieux !

Aux yeux du sage, « aux miens », trop dignes de mépris,

Par d'invincibles murs, eux-mêmes enhardis,

Qu'on les vit, tels au tems du « nouveau Charlemagne... »

Ici le poète, comme l'espagnol, brise son frein, secoue toute entrave; et s'abandonne à une licence effrénée; plus de rime, plus de mesure, plus de raison. Avec une finesse inconcevable, il fait passer dans son style le trouble et le désordre qui régnaient dans cette *aveuglée Espagne*. Au milieu de toutes les expressions brillantes dont ce morceau étincelle, l'*aveuglée Espagne* nous paraît la plus heureusement trouvée. *Aveuglée Espagne!* Bravo! Bravo! M. l'instituteur des Pages, *Aveuglée Espagne* en effet qui ne voulait plus ni de son inquisition ni de ses riches canonicats!

A propos du nouveau Charlemagne, nous citerons un trait unique dans les fastes de l'histoire, et dont tout l'honneur appartient encore à notre poète, qui, pour ce coup, mériterait une seconde patente. M. le chevalier du Lys, dont la haine pour le *Corse-Français*, égale celle de M. D'A...n. pour la grammaire et la vaccine, nous apprend dans une note que Monsieur Buonaparte s'était affublé de la couronne de fer, du baudrier et de l'épée du pieux conquérant. Oh! monsieur l'ex-aumônier, on conçoit qu'en dépit de toutes vos illustrations, on s'obstine à vous nommer tout bonnement M. H...., mais, en vérité, vous êtes trop méchant envers Monsieur le vainqueur de Marengo.

Afin de fixer entièrement l'opinion de nos lecteurs sur le talent poétique de M. H...., nous ferons une dernière citation: nous les avertissons d'y donner toute leur attention: après un mûr examen, nous nous sommes assurés que c'est du français et qui plus est des vers. En parlant de l'*aveuglée Espagne*, on la vit, dit-il,

Ne butter à rien moins qu'à la toute puissance,
Armer, se rassembler au dedans, au dehors,
On la vit se saisir et des monts et des forêts,
Gravir de roc en roc, de montagne en montagne,
Y planter de nombreux, d'effrénés bataillons....
Et dans l'espoir, d'un sort moins dur moins rigoureux!!!
Celui, parmi nos rois d'en voir plus d'un pour eux!
De voir par eux cesser leurs chimériques maux,
Mais surtout dans l'espoir, le trône renversé
Tel que fit de nos jours en France en Allemagne,
Un lâche (1) un intrigant, un despote abhorré
De s'emparer du sceptre et de la royauté!!!
Enfin de pressurer l'espagnol et l'Espagne
Avec nombre des siens, nombre de ses vassaux
Emprisonner le roi, son auguste compagne,
Et menacer les jours que surveillaient les cieux,
Jours qu'au gré des souhaits de la Ste.-Alliance
Sous d'Angoulême et Lauriston, etc. (2)

(1) Il s'agit ici de Monsieur Buonaparte.

(2) Ce dernier vers, est fort de choses, mais un peu court; rien n'y manquerait au moyen de la légère correction, que nous proposons:

Sous Monsieur d'Angoulême et Monsieur Lauriston.

Nous regrettons bien sincèrement que l'imprimeur ait cru devoir garder l'anonyme. Nous nous serions fait un plaisir d'indiquer à nos lecteurs les moyens de se procurer une production qui fait tant d'honneur à la littérature nationale. Espérons que M. l'ex-chanoine, jadis instituteur, cy-devant aumônier, ancien pensionnaire, pensionnaire actuel, pensionnaire futur, patenté membre, nous donnera bientôt une complète collection de ses très-volumineux ouvrages.

MODES.

Les robes de jaconet et de mousseline de couleur sont toujours le costume le plus généralement porté, les corsages en blouse plus ou moins plissés, les manches en gigot plus ou moins amples du haut, et également resserrées du bas, n'ont point perdu la faveur; beaucoup de fichu-canezous en organdy ou en mousseline brodée, se portent par-dessus les robes dont nous venons de parler, et même avec celles de barège. Ces fichus sont bordés d'une ruche de tulle à double tête, et la ceinture en ruban se place de manière à se trouver entre deux ruches; on en voit beaucoup auxquels sont adaptés les manches amples du haut et serrées au coude par un poignet.

Les chapeaux de paille d'Italie ont presque tous une passe à-peu-près horizontale, très-saillante du devant et des côtés, et très-étroite par derrière; quelques-uns, dont les passes sont presque à la bergère, ou du moins en pèlerine, ont autour de la forme un large ruban rose ombré, qui se termine du côté gauche par un gros nœud, après avoir fait deux fois le tour de la forme. Un mélange de roses, d'épis, de pensées, de marabouts, compose la garniture de ces chapeaux. Du jasmin jaune ou de l'héliotrope orne les premiers, ainsi que les chapeaux de bois blanc, dont la forme est aussi la même que celle des pailles d'Italie. On voit toujours des ruches à deux têtes sur les capotes; quand leur doublure diffère par la couleur du reste de l'étoffe, une partie de la ruche est alors de la même couleur que la doublure.

Malgré la chaleur, les merveilleux portent toujours deux gilets de piqué; celui de dessus est à schall, et celui de dessous blanc, rond et sans cran. Les habits, même habillés, n'ont plus de fausses poches sur les manches, et les basques ne descendent qu'à moitié cuisses.

Nous apprendrons avec plaisir à tous nos fashionables, que maintenant pour être du bon ton, il faut attacher sa cravatte avec une épingle surmontée d'une petite rosette en or, et qu'un élégant doit surtout bien se garder de ne pas avoir une blouse de chasse avec des boutons en camée, qui représentent des chiens et d'autres animaux. Le fond du camée en nature, et le relief en acier bronzé. On peut se présenter de cette manière à la campagne, pendant tout le temps que durera la chasse.

VILLE DE LIÈGE.

Les bourgmestre et échevins informent que S. M. le roi, statuant sur la requête d'anciens employés aux taxes municipales de cette ville, a trouvé bon de rejeter leur demande, attendu:

1^o Que le prix de ces offices n'a jamais été versé dans les caisses publiques;

2^o Que lorsque la mutation desdits offices avait lieu entre parents, soit entre étrangers le prix appartenait aux titulaires vendeurs;

3^o Que si le titulaire mourait sans avoir vendu son emploi, le conseil

communal le tirait au sort et celui qui en devenait ainsi le propriétaire, vendait ensuite à son profit ou en faisait cadeau.

4^o Que ces mêmes dispositions ont aussi toujours été suivies, lorsque des employés étaient destinés.

A l'hôtel-de-ville, le 15 septembre 1824.

Le bourgmestre, Chev. de MELOTTE d'ENVOY.

ÉTAT CIVIL DE LIÈGE. — Du 15 septembre.

Naissances: 2 garçons, 2 filles.

Décès: 1 garçon, 1 fille; savoir:

Mariages 3; savoir: Entre

Guillaume-Ulrich Hügüenin, lieutenant premier du corps de génie, et Marie-Frédéric Knabiann, rentière, domiciliée à La Haye.

Mathieu-Joassin Grandjean, fondeur en cuivre, rue Ste-Véronique, et Josephine Bacha, sans prof., rue Pont-de-l'Université.

Jean-Guillaume Baro, perruquier, rue Potière, et Marie-Jeanne Charlier, sans prof.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

(76) A l'occasion de la fête, BAL dimanche et lundi prochains chez la veuve Marie PASQUE, à la barrière, sur la chaussée de Grace-Montegnée. On y jettera une roue de gros dindons, et il y aura de toutes espèces de rafraîchissements.

(75) BAL chez la Veuve DELBOUILLE à Jemeppe, le 19, 20 et 26 septembre. Prix d'entrée un franc par cavalier. On commencera à six heures.

131^e. LOLERIE ROYALE DES PAYS-BAS.

(36) Le tirage de la 1^{re} classe étant fixé au 20 septembre courant, les autres suivront de trois en trois semaines: les personnes qui veulent y prendre part, peuvent s'adresser au bureau du collecteur sousigné, rue du Pont, n. 834, pour avoir des lots et le plan détaillé de cette loterie. MATHIEU.

(74) Jean THEIS, déjà très-avantageusement connu par la bonté de ses cuirs à rasoir et de sa pâte minérale, est de retour en cette ville, où il a de nouveau fixé son logement chez le sieur RENOUTÉ n. 1393, rue Chaussée-des-Pérs, en seigneur du Lion Bleu.

(45) Ceux des créanciers de la succession d'Antoine Ansiaux, décédé à Liège, qui n'ont pas encore remis leurs comptes en main du notaire PAQUE, sont invités à les y déposer avant le vingt-huit de ce mois, afin d'en dresser un état qui sera produit en main de M. le juge commis pour la distribution des deniers.

Le Sr. LATOUR, professeur de belles-lettres, et imprimeur, rue Féronstrée, n. 676, ouvre chez lui un cours public de grammaire, et un de tenue des livres; il continue d'enseigner en ville la grammaire, le style épistolaire, la logique, la rhétorique, la versification, l'art de lire à haute voix, etc.

Vente pour sortir d'indivision.

(60) Il sera procédé le jeudi 30 septembre 1824, à dix heures du matin, pardevant Me. BERTRAND, notaire à Liège, en son étude, sise place St.-Lambert, n. 10, à la vente aux enchères publiques d'une ferme d'origine patrimoniale, appelée la Brassinne, avec 2528 perches 463 palmes, (29 bonniers), un jardin, prairies, terres labourables et pâture, située à Beemont, commune de Warzée, district électoral de Seny; elle est distante de six lieues de la ville de Liège, trois de celle de Hay et une de Terwagne. S'adresser pour connaître les conditions de cette vente, audit Me. BERTRAND, notaire, et à M. RASQUINET, pharmacien, rue des Brasseurs, à Huy.

(77) A placer en prêt pour le 2 décembre prochain, un capital de 40 mille francs, en une ou deux parties, à l'intérêt légal, sur hypothèques. S'adresser à Me. DELBOUILLE, notaire, à Alleur, sur la chaussée, près la bascule d'Ans.

Le même notaire cherche en location, pour un bon fermier, une ferme d'environ 60 à 80 bonniers située à une ou deux lieues de Liège.

(25) Chambre garnie à louer, rue Fond St.-Servais n. 480.

J. A. LATOUR Imprimeur-Libraire, débiteur:

Idylles, précédées d'un essai sur les auteurs bucoliques français, ouvrage nouveau, par M. N. Comhaire, 1 vol. in-8. pap. fin. Liège, 1824, 2 fr. 50 c. Papier vélin, 3 fr. — Fables de Frédéric Rouveroy, 2 vol. in-12. fig.; 3 fr. Idem, 1 vol. in-8., 5 fr. — Fables choisies par Frédéric Rouveroy. Recueil publié avec approbation de M. l'inspecteur en chef de l'instruction dans le royaume des Pays-Bas, comme livre de lecture, à l'usage des écoles des provinces méridionales, contenant 60 fables; 1 vol. in-18 avec figures. Liège, 1824, 22 cents (46 centimes); cartonné, 30 cents (63 centimes). — Dictionnaire de grammaire et de littérature, suivi d'un double tableau d'analyse qui montre la chaîne des idées de l'ensemble, et l'ordre de la lecture des articles. Extrait de l'encyclopédie méthodique; 6 gros vol. in-8., 21 fr. — Dictionnaire de théologie, par l'abbé Bergier, extrait de l'encyclopédie; édition augmentée de tous les articles renvoyés aux autres parties de l'encyclopédie; 8 gros vol. in-8., 32 fr.